

Vivre et travailler au Japon

Cahiers d'Études Interculturelles

N°6 – Avril 2018

TÉMOIGNAGES, EXPÉRIENCES DE TERRAIN

Célien Plain, Jean-Luc Azra

Enseigner le français au Japon, facilités et difficultés :
expérience de terrain et approche socio-didactique 17

TÉMOIGNAGE

Enseigner le français au Japon : facilités et difficultés – Expérience de terrain et approche socio-didactique –

Cœlien Plain, Jean-Luc Azra

L'enseignant de français : Cœlien Plain est professeur de français au Japon depuis 2012. Il a obtenu une licence LEA (Langues étrangères appliquées) et FLE (Français Langue Étrangère) à l'université de Bordeaux 3. Il a ensuite passé un master de linguistique à l'université de Grenoble 3. Depuis 2015, il enseigne à l'Institut Français du Japon. En 2017, il a collaboré avec la plateforme en ligne UDEMY en proposant le cours en ligne « やさしいフランス語 ».

Le sociologue / didacticien : Jean-Luc Azra a une formation d'instituteur, puis de linguiste. Il enseigne au Japon depuis vingt ans, où ses points d'intérêt se sont tournés vers la didactique et la sociologie. Depuis 2003, il est professeur à l'université Seinan Gakuin. Il est l'auteur du livre: « Les Japonais sont-ils différents ? » (Connaissances et Savoirs) et auteur et co-auteur d'une dizaine de livres de français pour étudiants japonais, dont « Conversations dans la classe » et « Écrire en français » (Alma Éditeur).

1. L'apprentissage du français au Japon : un problème de motivation ?

Le fait

Dans mon école, à chaque trimestre, il y a l'orientation des nouveaux étudiants. C'est l'occasion de leur demander pourquoi ils veulent apprendre le français. J'ai

constaté que beaucoup d'entre eux veulent l'apprendre plus parce qu'ils aiment la culture française que pour vraiment le parler. Un étudiant m'a même répondu un jour : « Parce que j'aime les pains au chocolat ».

La lecture de l'enseignant

Contrairement à l'anglais que tout le monde apprend pour l'aspect utile, surtout pour le travail, le français n'a pas vraiment l'air d'avoir cette vocation. J'ai l'impression que très peu d'étudiants savent pourquoi ils veulent apprendre le français. Les débutants ont souvent une image de la France véhiculée en grande partie par la télévision ou les magazines, et lorsqu'ils entrent pour la première fois dans la classe de français leurs représentations entrent en totale contradiction avec la réalité (premier choc culturel). Ensuite, comme il n'y a souvent pas d'objectif d'apprentissage, la motivation en pâtit et beaucoup arrêtent au début de leur initiation. En ce qui concerne l'enseignement de la culture ou de la grammaire il n'y a aucun souci et beaucoup sont très demandeurs de ces contenus. Cependant, le problème survient lorsqu'il faut les faire parler en français. Ils découvrent alors que non seulement le français est complètement différent du japonais (surtout au niveau phonétique, syntaxique et morphologique) mais aussi que les schémas d'interactions n'ont rien à voir. C'est leur deuxième choc culturel. Enfin, un troisième choc culturel prend place quand ils vont en France et découvrent la France authentique.

La lecture du sociologue / didacticien

Ces préoccupations sont très intéressantes car elles rejoignent celles de nombreux enseignants de français, débutants ou non. La question de la motivation est largement abordée dans la littérature didactique du FLE au Japon. Il est souvent dit, en effet, que les étudiants ne sont pas motivés au départ, mais aussi que la difficulté du français les rebute ; qu'ils ne progressent que très lentement. Le terme de *motivation* et le terme d'*objectif* sont souvent employés comme des synonymes. Néanmoins je pense qu'il faut les distinguer. Je parlerai d'*objectifs* pour décrire les options scolaires ou

professionnelles que l'étudiant veut prendre dans son avenir. Je parlerai de motivation en ce qui concerne les raisons internes (psychologiques, morales, affectives...) qui poussent un individu à faire quelque chose. Ce sens est très proche de la « motivation existentielle » définie par Serge Dreyer : certains étudiants trouvent dans l'apprentissage du français une forme de bonheur, voire un sens à leur vie². Certes, les deux peuvent être liés : on peut imaginer un étudiant qui apprend le français parce que ça lui fait plaisir, mais aussi parce qu'il vise une carrière diplomatique, par exemple.

Ces deux questions, motivations et objectifs, sont à la fois mêlées et floues pour la plupart des apprenants. Autrement dit, en général, ils ne savent pas vraiment pourquoi ils font les choses et ce qu'elles vont leur apporter. À cette absence de motivations et d'objectifs s'ajoute le fait que, d'une façon générale, les questions motivationnelles ou existentielles sont abordées au Japon de façon beaucoup plus conventionnelle qu'en France. Lorsqu'on parle de la France (ou de n'importe quoi d'autre, en fait) on se contente souvent de reproduire un point de vue d'usage. En ce qui concerne la France, on l'associera comme chacun sait, à la cuisine, au vin, à la mode, etc. Comme Célien le souligne, ces réponses d'usage sont véhiculées par les personnes dans leur communication ordinaire, mais surtout par la télévision, la publicité, les produits commerciaux, qui associent continuellement certaines images à certaines cultures.

Un problème connexe, qui va d'ailleurs de pair avec celui des réponses conventionnelles, est l'absence, dans la société japonaise, de débat interpersonnel qui amènerait chacun et chacune, comme c'est le plus souvent le cas dans la société française, à confronter ses motivations et ses désirs à ceux des autres. Ces deux phénomènes mis ensemble (réponses conventionnelles et absence de débat) font que l'individu ne dispose d'aucun outil intellectuel pour établir sa propre motivation, l'évaluer, la remettre en cause, etc.

L'individu est ainsi confronté à une vision de la culture et de la langue française

² Pottier, J.-B., 2016, « Enseigner le français au Japon à des apprenants de 60 ans et plus », Vivre et travailler au Japon – Cahiers d'Études Interculturelles N°1 : Questions d'enseignement.

massive, univoque, partagée par tous. Le plus souvent, il n'imagine pas un seul instant que cette représentation puisse être erronée. C'est ce qui constitue la base des différents chocs culturels que détaille Cœlien.

Il y a chez les étudiants japonais, je pense, deux types de motivations principales pour faire du français. D'une part, la motivation existentielle, qui consiste à apprendre une langue comme on fait un sport ou comme on joue aux échecs. On ne le fait pas parce que ça sert à quelque chose, mais pour l'image qu'on se fait de soi-même. On a vu que pour les apprenants d'écoles de langues, en particulier les plus âgés, apprendre le français n'a souvent aucune utilité pratique mais consiste surtout à étoffer sa personnalité et, dans certains cas même, à donner un sens à sa vie³. Dans ces cas, la motivation pratique n'étant absolument pas présente, l'image stéréotypique de la langue et de la culture sont précisément ce qui fait l'essence même de l'apprentissage. Autrement dit, l'apprenant ne suit pas des cours pour apprendre réellement la langue ni pour découvrir la véritable culture française. Dans ces conditions, il n'est pas vraiment utile de les lui imposer. Ce qui compte pour lui, c'est *d'être là, d'être quelqu'un qui fait du français*.

Par ailleurs, entièrement différente de cette motivation existentielle, il existe une autre forme de motivation : la motivation institutionnelle. C'est celle qui consiste à choisir le français parce que ça permet d'entrer plus facilement dans telle ou telle université. Ce qui importe alors à l'étudiant est d'intégrer l'université X ou Y, ce qui lui permettra par la suite de trouver tel ou tel emploi. Notons bien qu'il ne s'agit en rien de se doter du français pour trouver certains emplois. Il s'agit uniquement de se doter coûte que coûte d'un diplôme de l'université X ou Y. Une fois entré, l'étudiant suit les cours de français bon gré mal gré, avec parfois un certain intérêt, mais cela ne constitue plus alors pour lui ni une motivation ni un objectif.

Par ailleurs, les véritables motivations et objectifs des individus au Japon nous sont souvent opaques. En effet, comme on l'a dit, ceux-ci préfèrent souvent donner des

³ Pottier, J.-B., 2016, cité.

réponses conventionnelles (et donc intégratives). Les réponses qui risquent de faire polémique, de heurter les sensibilités ou de ne pas correspondre à ce qui est attendu ne sont en général pas produites (*honne* et *tatemae*). Bref, face à un étudiant qui semble découragé ou démotivé, il est très difficile pour l'enseignant d'en comprendre les raisons.

La répartition des difficultés des étudiants en trois chocs culturels est intéressante et elle s'accorde bien avec ces questions. Le premier choc survient quand on découvre que la culture française est différente de l'image conventionnelle qu'on s'en est faite ; le deuxième choc consiste à se heurter à ce que je pourrais appeler « le mur de la communication » ; et enfin, pour ceux qui voyagent, le troisième choc est celui de la découverte de la France réelle et, disons, de ses désagréments.

Je voudrais revenir sur le deuxième choc et sur le « mur de la communication ». Il s'agit là, je pense, d'une des questions les plus importantes en matière d'enseignement des langues au Japon. J'ai montré ailleurs⁴ qu'une des particularités du Japon, en matière de rapport aux langues étrangères, est la difficulté à voir une langue comme un outil de communication interpersonnelle. En gros, toute langue étrangère, même l'anglais, est traitée au Japon soit comme un code, soit comme un objet de prestige ou un objet décoratif. Ainsi, elle sert d'outil pour créer des tests (dans le cas de l'anglais), elle sert à exprimer des autorisations ou des interdictions conventionnelles (« No smoking », « Staff only »), ou encore elle compose des éléments visuels à la devanture des magasins par exemple. Mais, et c'est là le point le plus important, elle n'est jamais utilisée avec des interlocuteurs réels pour échanger des informations qui fassent sens. Un exemple de cette carence est que l'anglais, quand il apparaît à l'écrit dans la vie courante, n'a le plus souvent pas été corrigé par des natifs. Il n'est donc pas employé comme outil de communication mais plutôt comme représentation conventionnelle *du fait qu'il y a de l'anglais*. Cette conception tout à fait particulière de la langue étrangère

⁴ Azra, J.-L., 2016 « Les langues étrangères comme codes et comme illustrations : une explication alternative aux difficultés des Japonais à maîtriser l'anglais ou le français de base », Vivre et travailler au Japon – Cahiers d'Études Interculturelles N°3 : La place de l'Autre au Japon.

a des conséquences sur les enseignants, sur les apprenants, et sur la manière dont les uns et les autres envisagent l'apprentissage. Au lycée ou à l'université par exemple, l'anglais ou le français acquièrent rarement une fonction communicative. L'approche code/prestige qui prévaut dans toute la société tend à prévaloir aussi dans le cours : le vocabulaire abordé ne correspond pas à des situations de communication orale ou écrite réalistes. Il est le plus souvent disparate et dénué d'application. De la même façon, la grammaire tend à privilégier l'exceptionnel sur l'ordinaire, bref, à s'intéresser à une langue plus prestigieuse qu'utilisable. Ce « mur de la communication » constitue à mon sens la plus grande difficulté que nous ayons à affronter dans nos enseignements. Je dirai, pour nous qui passons après l'anglais, que nous devrions utiliser une partie non négligeable de notre temps à remettre les choses en place et à réexpliquer, et réexpliquer encore, qu'une langue est un outil de communication réel destiné à être employé avec des personnes réelles. Par rapport à mes collègues, je suis plutôt isolé sur ces questions, mais je pense que le retour de la motivation chez nos étudiants ne peut que passer par une découverte de la communication réelle, et pour cela, multiplier les occasions de créer des contacts. Autrement dit, le cours doit apporter son lot de rencontres dans et à l'extérieur de la classe.

2. L'apprentissage du français au Japon : un problème linguistique ?

Le fait

En effet, comme le souligne Jean-Luc, j'ai l'impression que la motivation de beaucoup d'étudiants japonais est existentielle.

Je voulais maintenant revenir aux difficultés d'apprendre le français pour les Japonais. Celles-ci sont grandes. Cependant, j'ai constaté que la plupart des manuels sur le marché (en tout cas ceux des gros éditeurs) sont destinés à être vendus dans n'importe quel pays sans prendre en compte la langue maternelle de l'apprenant, ni la culture des interactions (que j'appelle aussi les schémas d'interactions).

Je me suis également étonné de ce que dans la plupart des manuels on fasse comme si cela allait de soi que les étudiants sachent déchiffrer le français. Alors que contrairement à l'allemand par exemple où dans la plupart des cas, toutes les lettres se prononcent. En français, il y a beaucoup de lettres qu'on ne prononce pas ou qui prêtent à confusion. Par exemple le G n'a pas la même prononciation dans "gâteau" ou dans "gymnastique", ou encore le S de "pars" ne se prononce pas alors que celui de "mars" se prononce. Je m'aperçois d'ailleurs que je n'ai jamais vu les relations phonies-graphies du français présentées dans aucun manuel.

La lecture de l'enseignant

Je ne pense pas qu'un apprenant japonais apprenne le français de la même façon qu'un Anglais ou qu'un Espagnol. Il y a, selon moi, des difficultés phonétiques, syntaxiques et morphologiques spécifiques qui doivent être prises en compte. Par exemple, un apprenant espagnol sera habitué au genre et au nombre alors qu'un apprenant japonais sera au mieux familier avec le nombre s'il a appris l'anglais.

Pour la petite anecdote, moi qui ai appris le japonais à l'université de Bordeaux 3, je n'ai pas vraiment trouvé le japonais si lointain que ça. Premièrement parce qu'en ce qui concerne la prononciation, les sons du japonais sont tous présents en français, et deuxièmement parce qu'il y a beaucoup de mots en *katakana* qui viennent de l'anglais (mais aussi du français et d'autres langues) et qui ne sont pas si différents phonétiquement (je pense à "croissant", "pizza", "tennis", etc.). De plus, il n'y a pratiquement pas de conjugaison et presque pas de grammaire. Notons par ailleurs que l'apprentissage des idéogrammes a été une dure épreuve, et je me rappelle encore des heures passées à en recopier. Pour les Japonais l'orthographe du français est tout aussi difficile.

La lecture du sociologue / didacticien

Commençons d'abord par la question des manuels de français au Japon. Il en existe en effet principalement trois types.

D'abord ceux qui sont vendus dans des librairies ordinaires pour les personnes qui veulent apprendre le français seul.

Ensuite, il y a ceux qui sont fabriqués en France pour l'international et qui sont destinés à des apprenants de tous les pays. Comme Cœlien le souligne, ceux-ci ne sont pas toujours adaptés au public japonais : progression rapide, explications complexes, situations difficiles à comprendre...

Enfin il y a les manuels conçus au Japon, souvent par des enseignants japonais et français. On peut dire que ceux-ci souffrent en général de l'excès inverse : valeur communicative presque inexistante et profondeur didactique pratiquement nulle.

Je me suis d'ailleurs trouvé dans des situations très difficiles à mes débuts au Japon, car aucun ouvrage ne convenait à mes classes. Je me sentais incapable d'enseigner aux étudiants dont j'avais la charge. C'est la raison pour laquelle j'ai conçu, avec l'aide d'autres enseignants français, une série de manuels orientés vers la communication effective dans la classe, et adaptés aux étudiants japonais⁵.

Comme le dit Cœlien, les Japonais ne ressentent pas en français les mêmes difficultés linguistiques que par exemple les Allemands ou les Italiens. On en a évoqué quelques unes :

La question de l'orthographe et des exceptions. En effet, la complexité de l'orthographe du français est une difficulté non seulement pour les Français eux-mêmes, mais bien sûr pour tous les apprenants étrangers. En fait, sur ce point, les Japonais ne sont pas tellement plus désavantagés pour écrire le français, que, disons, les Italiens. Mes étudiants japonais ne font d'ailleurs pas tellement plus de fautes d'orthographe que mes étudiants français ! La différence, comme tu l'a souligné d'ailleurs, tient dans la capacité à apprendre et à appliquer les *règles de lecture* du français. Je vais revenir un peu plus loin sur cette question.

⁵ *Conversations dans la classe*, etc. Ce sont les manuels de la série « Méthode immédiate » (Alma Éditeur). À propos du fonctionnement de la Méthode Immédiate, voir : Benoit L., 2016, « Une stratégie conversationnelle », Cahiers d'Études Interculturelles – Vivre et travailler au Japon N°2 ; Vannieuwenhuyse B., 2017, *Enseigner l'oral au Japon : un guide pratique*, Alma Éditeur.

Une construction de la phrase et un ordre des mots radicalement différent, ainsi que les particularités des langues indo-européennes : le genre, le nombre, la conjugaison et la flexion en général. On retombe là sur une explication fréquente de la difficulté des Japonais à apprendre les langues étrangères : le japonais serait radicalement différent des autres langues. Mais pour moi, cette explication ne tient pas : beaucoup de d'apprenants dont la langue de départ est radicalement différente de l'anglais ou du français (locuteurs arabes, vietnamiens, indonésiens, chinois par exemple), accèdent sans difficulté majeure à l'anglais, ou au français s'ils l'apprennent. L'explication doit donc se trouver ailleurs.

La question de la prononciation. Certes, les japonais ont une langue à cinq voyelles (contre 16 en français) de structure syllabique presque radicalement V ou CV (alors que le français présente une trentaine de formes syllabiques différentes). Mais là encore ces différences ne sont pas des obstacles pour les apprenants d'autres langues tout autant exotiques. C'est donc il y a un rapport à la langue particulier, à définir, et qui constitue l'obstacle.

En fait, mon point de vue est que le problème ne se situe pas *dans la langue* mais plutôt dans *les formes culturelles de la communication*. Ce sont celles-ci qui sont tout à fait spécifique au Japon. À ma connaissance, ces questions n'ont jamais vraiment été prises en considération.

D'abord, comme je l'ai dit à propos de la première question, il me semble que langue étrangère au Japon n'est jamais conçue comme un outil de communication interpersonnel. Celle-ci y est uniquement un code ou encore un objet de test, de décoration ou de prestige. Or, si une langue étrangère peut être cela, c'est surtout un outil qui sert à transmettre et recevoir des informations ou des opinions. Si vous ne réalisez même pas que c'est là son objectif, et que *vous ne l'utilisez pas dans ce but*, vous ne l'apprendrez jamais. C'est un peu comme d'avoir un marteau qui décore votre salon, mais dont vous ne savez pas qu'il peut servir à planter des clous.

Une autre contrainte qui tend à freiner l'apprentissage des langues par nos apprenants japonais et que pour nous autres, enseignant français en particulier,

l’enseignement et la compréhension linguistique en général se construisent selon un système « *règles et exceptions* », alors qu’au Japon, en général, l’enseignement se fait par mémorisation de formes fixes⁶ (ce qu’on appelle « apprentissage par cœur »). C’est particulièrement flagrant dans le cas de l’enseignement de la lecture à voix haute du français écrit, que Cœlien a évoquée et dont j’ai parlé plus haut. Pour nous, le français se lit en appliquant un nombre important de règles que nous avons apprises à l’école, et qui nous paraissent évidentes (« o + u » se prononce toujours « ou » par exemple). Nos apprenants japonais n’ont jamais appliqué de telles règles, y compris dans leurs études d’anglais, sans même parler de leur propre langue. Cette absence de fonctionnement par règles et exceptions est relativement générale dans la société japonaise, où les choses sont évaluées par leurs antécédents, le coup par coup, l’usage, la capacité à « lire l’atmosphère ».

Je pense que la combinaison de ces deux facteurs, plus que tout autre chose, est à l’origine de la difficulté de nos apprenants à apprendre le français et les langues étrangères en général. Si l’on reprend le point que j’ai soulevé, qui est que des apprenants de langues très exotiques arrivent à assimiler le français ou l’anglais plus facilement que les japonais, l’explication viendrait, selon moi, que ceux-ci considèrent avant tout la langue comme un outil de communication, et que donc les difficultés de la prononciation, de la grammaire, etc. sont secondaires. Celles-ci sont négligées car la langue étrangère n’est pas un simple objet qu’on évalue toujours à l’aune de ses propres références, mais un moyen de *changer de vie par la communication*. La grammaire et les difficultés de la langue suivent, ce qui n’est pas le cas chez les japonais.

Pour répondre à la question de savoir pourquoi le japonais n’est pourtant pas si difficile pour un occidental, la réponse est là aussi : celui-ci apprend le japonais *pour communiquer*, et de ce fait, l’utilise comme *outil de communication*. Certes, certains points (comme les kanji) restent intrinsèquement difficiles, mais justement, ils ne

⁶ Azra, J.-L., 2018, « Difficultés posées par le format règles/exceptions en FLE au Japon : première approche », *Études de Langue et de Littérature Françaises* 61, Université Seinan Gakuin ; et Azra, J.-L., 2018, « Enseigner des règles ou enseigner des formes ? Pour une approche par modèles du FLE au Japon » (ce volume).

constituent pas un obstacle définitif l'apprentissage de l'apprenant dont le but premier, c'est de communiquer.

3. Un problème culturel ?

Le fait

Pour rebondir sur ce que Jean-Luc disait concernant la communication, je trouve la société japonaise aussi très codifiée (surtout les interactions). Dans les grandes villes cela se comprend et cela facilite pas mal de choses.

À Tokyo tout est d'ailleurs fait pour que tout se passe sans avoir besoin de communiquer, avec des tas de panneaux ultra simplistes pour que les gens comprennent facilement les explications données dans les gares, les centres commerciaux, etc. Cela est vrai à Tokyo mais aussi dans les grandes villes comme Paris.

Cependant, j'ai remarqué trois aspects culturels au Japon, qui freinent la communication en langue étrangère :

- L'espace public ne laisse aucune place au débat.
- Le fait de devoir deviner en permanence ce que l'interlocuteur veut dire.
- Le fait de ne pas avoir à parler pour être compris.

La lecture de l'enseignant

L'espace public qui ne laisse aucune place au débat

Pour moi, l'éducation au Japon a une part de responsabilité car elle véhicule une idéologie peu commune aux Français : la soumission à l'autorité. J'ai l'impression que les Japonais apprennent plutôt à obéir avant de réfléchir. En France il y a un certain degré de soumission à l'autorité mais heureusement, grâce à l'héritage de Descartes (au moins), les gens doutent, remettent en question, essaient de comprendre les

décisions avec lesquelles ils ne sont pas d'accord. Je pense que cela aide beaucoup à développer l'esprit critique et la réflexion, en une sorte de gymnastique de l'esprit qui passe par le langage et donc la capacité à communiquer. En France, comme disait Voltaire, même si on n'est pas d'accord avec son interlocuteur on est prêt à se battre jusqu'à la mort pour qu'il ait le droit de s'exprimer (rire).

Le fait de devoir deviner en permanence ce que l'interlocuteur veut dire

Un autre point qui nuit selon moi à la communication est l'harmonisation des relations humaines héritée de Confucius, c'est le fait de ne pas dire les choses directement pour éviter de heurter son interlocuteur. Je pense que cela a quelque chose à voir avec la fameuse notion de « ura-omote ». Puisque la parole pourrait blesser l'interlocuteur alors on ne dit rien ou très peu, et on essaie de « lire l'atmosphère ».

Cependant comment comprendre si rien n'est dit ? A contrario, en France, la parole est essentielle et il faut parler si l'on veut être compris par son interlocuteur.

Le fait de ne pas avoir à parler pour être compris

Comme je l'ai dit plus haut, à Tokyo, dans pratiquement toutes les situations de la vie courante, on peut très bien se débrouiller sans avoir à communiquer. Dans le train, il suffit de s'approcher des portes pour qu'on vous libère le passage. Au restaurant, vous mettez votre monnaie dans le distributeur et vous n'avez qu'à donner un ticket à l'employé, etc. Cette automatisation, qui évite toutes interactions, ampute selon moi certains actes de parole dans la langue maternelle, qui seront pourtant indispensables en français.

La lecture du sociologue / didacticien :

Je n'avais jamais pensé à faire la relation entre soumission à l'autorité et absence de débat, mais il y en a sans doute un, en effet. L'analyse que j'avais faite dans mon livre est que l'absence de débat tenait à « l'évitement du conflit », c'est-à-dire l'évitement de toute situation gênante dans l'espace public. Mais si on compare avec

l'éducation à la française ça devient plus clair. En effet celle-ci pratique le questionnement de l'autorité (comme un sous-ensemble du cas général du questionnement des idées des autres).

Un autre aspect de cette même question est l'acceptation du « silence » comme forme de politesse, ce qui pose évidemment un certain problème dans la classe de communication. C'est un problème que Bruno Vannieuwenhuyse et moi-même avons décrit dans un article intitulé « Le choc des politesses »⁷. En gros, pour l'étudiant japonais, la politesse consiste à en dire le moins possible et surtout à préférer le silence à l'erreur, alors que pour l'enseignant français, c'est exactement le contraire : la politesse consiste à ne pas laisser s'installer la moindre seconde de silence et à s'exprimer au risque de faire des erreurs.

Les second et troisième points que tu soulèves sont liés à cette question : comme il est préférable de s'exprimer le plus succinctement possible, on apprend à deviner ce que dit l'autre. En général, ça fonctionne très bien, mais il ne faut pas croire non plus que les Japonais se comprennent « sans mots », comme on le dit parfois. Il est fréquent qu'ils ne se comprennent pas, qu'ils ne saisissent pas les instructions qui leur sont données par d'autres Japonais, ou qu'ils renoncent à se comprendre (dans le couple, par exemple). Les modes de communication français et japonais présentent tous les deux leurs qualités et leurs défauts.

Edward Hall a décrit la différence entre la communication occidentale et la communication orientale, japonaise en particulier, comme « low context » et « high context »⁸. En France par exemple, tout est exprimé de façon très détaillée et souvent redondante. Les gens donnent leur point de vue avec beaucoup de détails, avec des exemples, et ils tendent même parfois à répéter les mêmes phrases. Ce type de communication ne fait pas référence au contexte ambiant. Tout est exprimé à l'intérieur du discours. Au Japon, en revanche, la parole s'appuie sur le contexte. Il est nécessaire

⁷ Vannieuwenhuyse, B., Azra J.-L., 2016, « Le choc des politesses : silence et longueur des réponses dans le cours de langue », Vivre et travailler au Japon – Cahiers d'Études Interculturelles N°1 : Questions d'enseignement.

⁸ Hall, E. T., 1976, *Beyond Culture*. Garden City, N.Y.: Anchor Press.

de comprendre celui-ci et d'y faire référence mentalement pour saisir ce qui est exprimé. Le discours seul ne se suffit pas. Par exemple, on sait que les pronoms personnels sont rarement utilisés en japonais, il faut donc faire référence non pas au texte lui-même, mais aux circonstances dans lesquelles il s'exprime pour comprendre quel est le sujet du verbe, etc. De même, on fait souvent référence de façon allusive à des circonstances en cours et il sera parfois difficile de comprendre de quoi il s'agit. Par exemple, dans le travail, un Japonais pourra dire quelque chose comme « les difficultés financières », alors qu'un employé français dira plutôt : « la réduction du budget X ou Y ». Autrement dit, il sera plus spécifique et s'appuiera moins sur le contexte.

D'une façon générale, il y a beaucoup de situations dans lesquelles les Français sont surpris de voir les Japonais « ne pas parler ». Personnellement, je suis toujours très surpris du mutisme des parents japonais. Là où les parents français parlent à leurs bébés ou à leurs jeunes enfants, les parents japonais sont souvent totalement silencieux. Cette absence de communication verbale me semble être, dès le plus jeune âge, une éducation à l'absence de communication tout court. Je suis également surpris de l'absence d'explicitation des besoins et des désirs de la vie courante. Par exemple, ce matin, une collègue m'a regardé bizarrement, comme dans l'attente de quelque chose. Ce n'est qu'après que j'ai compris qu'elle voulait savoir si j'utilisais l'ordinateur en libre-service qui se trouvait à l'autre bout de la pièce. Il va de soi que n'importe quelle Occidentale, dans la même situation, aurait demandé : « Est-ce que vous utilisez l'ordinateur ? ». C'est typiquement une situation « high context » à la Hall.

En tant qu'enseignant de langues, que pouvons-nous faire de tout ça ? Je pense que la solution consiste à prendre ces difficultés « à la racine », c'est-à-dire à travailler non seulement sur la langue, mais aussi sur la communication interpersonnelle. Par exemple, je pense qu'il est important de traiter sérieusement, comme l'a proposé Bruno Vannieuwenhuyse, ces questions de politesse, de silence, de longueur des réponses, de profondeur de l'explication...

De mon côté, j'ai proposé plusieurs pistes dans un article précédent⁹. Voici quelques propositions que j'ai mises en pratique dans mes classes :

À l'écrit, il s'agit de traiter systématiquement la langue comme un moyen d'échanger et de transmettre des informations, des idées et des opinions. Toute pratique sera systématiquement orientée vers ce but. Ainsi on renoncera aux situations artificielles, aux exercices « secs » de grammaire ou de vocabulaire, aux tests et examens basés sur la connaissance plutôt que sur la création ou l'expérience.

Par exemple, on peut créer des objets multimédias sur des thèmes qui peuvent être utile aux francophones présents dans l'université, afin que nos étudiants communiquent avec eux. On peut aussi travailler sur des modèles de correspondance (lettres, mails) sur des récits, de petits articles encyclopédiques, et des documents professionnels.

À l'oral, on suivra la même orientation. On cherchera à multiplier les occasions de montrer aux apprenants que la langue est un outil de communication, en particulier en amenant physiquement des francophones dans la classe (étudiants d'échange, collègues français, parents, etc.). Il ne s'agit pas nécessairement de mettre les étudiants en situation de parler avec ces visiteurs, mais tout simplement de montrer que l'enseignant n'est pas le seul représentant de la langue qu'il enseigne, mais que d'autres personnes utilisent cette langue, communiquent et s'expriment dans cette langue de la même façon que les apprenants s'expriment dans la leur. Autrement dit, il s'agit bien de s'opposer au sentiment selon lequel la langue étrangère est un code, pour développer celui selon lequel sa réalité est celle d'une communication entre personnes.

Ces progrès, s'ils sont réels, pourraient être dus au passage d'une image de la langue comme code à une image de la langue comme outil communicatif. Se retrouver en face de personnes réelles, qui agissent naturellement dans la classe, qui n'ont ni la rigidité ni l'autorité du professeur, c'est pour l'étudiant découvrir que la langue n'est pas seulement un objet de test, un objet de prestige ou toute autre chose qu'une langue.

⁹ Azra J.-L., 2017, « La notion de langue étrangère au Japon et ses conséquences pour l'enseignement en classe de langue », Études de Langue et de Littérature Françaises 60, Université Seinan Gakuin.

D'un seul coup, l'étudiant découvre qu'en apprenant la langue, il devient porteur d'une forme de réalité culturelle et humaine.

Une autre solution consiste à envoyer les apprenants vers les francophones. Ainsi, dans certaines de mes classes de troisième et quatrième années, les étudiants font de petites enquêtes qui les obligent à entrer en correspondance ou à se déplacer pour aller rencontrer des francophones qu'ils connaissent ou que certains de leurs amis leur auront présentés. L'effet, je suppose, est le même que dans les situations précédentes : à savoir découvrir que la langue est le fait de personnes réelles avec leurs opinions, leurs idées, leur culture, etc.

Bref, face aux problèmes bien réels que Cœlien soulève, ma proposition est de « bousculer » gentiment la conception de l'apprenant, pour lui montrer que (1) la langue étrangère est un outil de communication, et (2) que cette communication fonctionne différemment de la communication à la japonaise (principalement, elle tend à être plus explicite et à moins s'appuyer sur le contexte).

Je remercie chaleureusement Cœlien Plain de s'être prêté à ce dialogue et d'avoir joué le jeu difficile d'une communication par correspondance. J'espère que nous aurons l'occasion dans l'avenir de poursuivre ce travail. Je pense aussi que ces échanges peuvent être matière à réflexion pour celles et ceux qui enseignent le français au Japon, que ce soit en école de langues, en lycée ou en université. J'espère que nos lecteurs nous ferons quelques retours et critiques.